

les pêcheurs s'éclairent au carbure, une substance bon marché dont la combustion émet une lumière très vive.

Le *tongkah* est très facile à utiliser une fois qu'on en a l'habitude. Puisqu'il permet la capture de petites pieuvres piégées sur les vasières la nuit, les pêcheurs doivent savoir exactement quand a lieu la marée basse et où il est possible de trouver des pieuvres. Juste avant le début de la marée basse, les pêcheurs se rendent sur le lieu de la pêche et enfoncent dans la vasière un poteau auquel ils peuvent amarrer leur bateau. Tandis que la marée se retire, les pêcheurs préparent leur *tongkah*.

Tout d'abord, le pêcheur installe l'appuie-bras et tend la corde. Il verse le carbure dans un contenant au moyen d'un entonnoir. Lorsqu'il y ajoute de l'eau, du gaz est émis par le bout de l'entonnoir. Il suffit alors d'une allumette pour allumer le flambeau. Le pêcheur attache ensuite un sac à l'appuie-bras et descend le *tongkah* sur la vasière.

Le pêcheur tient le flambeau au carbure de la main gauche tout en utilisant l'appuie-bras et capture les pieuvres de la main droite. Il met l'une de ses jambes sur

le *tongkah* et se sert de l'autre pour faire avancer celui-ci sur la vasière.

La pêche commence immédiatement et ne prend fin que lorsque la marée remonte près de deux heures plus tard. Avec un peu de chance, il est possible de capturer jusqu'à 15 kg de pieuvre.

Lorsque la pêche est abondante, on peut voir de nombreux pêcheurs glisser sur leur *tongkah*, armés d'un puissant faisceau lumineux, à la recherche du timide animal. Les pêcheurs doivent faire vite, car lorsqu'une pieuvre se sent menacée, elle disparaît rapidement dans la vase.

Comme l'a expliqué un pêcheur, "le *tongkah* est employé ici depuis aussi longtemps que je me souviens". C'est à juste titre qu'il est fier de cette tradition dont lui et ses collègues pêcheurs ont tant profité.

L'art du vono à Lakemba

Mecki Kronen, chargée de recherche halieutique (pêche en milieu communautaire) à la CPS



À Lakemba, une petite île méridionale des Îles Fidji (Groupe Lau), des femmes emploient encore régulièrement une ancienne méthode de pêche traditionnelle appelée *vono*. Compte tenu des caractéristiques particulières de l'habitat des poissons à Lakemba et des stratégies de pêche qui lui sont propres, cette

méthode est uniquement utilisée par les femmes des villages de Nasaqalau et de Waitabu.

Le *vono* comporte trois étapes, exige la participation d'au moins quatre femmes et combine au moins quatre techniques de pêche différentes. Globalement, elle consiste à aménager des cachettes dans lesquelles les poissons peuvent être piégés et facilement récoltés.

Bien que cette technique soit considérée comme un moyen facile de capturer des poissons, elle exige beaucoup d'effort et de patience. En voici la description. Première étape : à marée basse, un groupe de femmes se rend au récif externe qui borde le lagon. Elles se noircissent le visage de charbon pour se protéger du soleil et apportent avec elles quelques branches feuillues fraîchement coupées. Elles savent où se trouvent de bons endroits le long du récif externe qui ont fréquemment été utilisés par le passé. Il s'agit de trous naturels dans le dur platier de corail que l'on peut facilement élargir et rendre plus profonds. Après avoir choisi un endroit, les femmes

y retirent de gros morceaux de corail et des poignées de débris jusqu'à ce que les parois du bassin soient lisses. (Ce dernier peut mesurer de 1 à 1,5 m₂ et avoir une profondeur de 0,80 à 1,0 mètre) Le bassin est ensuite soigneusement recouvert de grands morceaux plats de corail. Pour marquer l'emplacement, on utilise quelques branches feuillues, que l'on insère dans des trous dans le corail. Il sera ainsi facile de le repérer à distance. De gros blocs de corail dur sont recueillis et disposés radialement en direction de la plage des deux côtés du *vono*, sur une distance de cent mètres. Ces blocs serviront plus tard à tenir des filets.

Une fois la première étape terminée, les femmes peuvent "écumer" le récif (ou s'adonner au *qoli*), une forme de pêche au filet en eau peu profonde pratiquée à marée basse, de manière à profiter le plus possible de leur longue marche vers le récif externe.



Deuxième étape : Au cours de la prochaine marée haute – si le temps le permet – les femmes retournent au site. Elles y installent des filets à petites mailles, qui mesurent environ 100 mètres de longueur et de 1,5 à 2 mètres de largeur. Les filets entourent le *vono* et sont mis en place de chaque côté de celui-ci, le long des lignes formées par les blocs de corail disposés lors de la précédente marée basse. Une femme déploie le filet. Une autre y fait passer une corde d'égale longueur sur laquelle pendent des feuilles de palmier à intervalles de 50 cm. Cela se fait principalement sous l'eau et la femme responsable porte des lunettes de plongée. Elle met également le filet en place à l'aide de blocs de corail. Une fois les filets déployés, les femmes peuvent se séparer. Au moins deux d'entre elles doivent rester sur place pour s'occuper des filets alors que le reste du groupe peut rentrer au village.



Le *duva* est mis sous des pierres pour étourdir les poissons.

Le *duva* est moulu, puis dilué.



Les prises sont triées et nettoyées.

main, poignardent les plus gros et les plus coriaces ou les pourchassent jusque dans le filet où ils sont facilement tués et recueillis. Des adolescents, armés de lances de fabrication artisanale, harponnent adroitement les poissons ayant réussi à échapper aux mailles du filet.

Selon la zone encerclée et la quantité de poissons pris au piège, la dernière étape peut durer d'une heure à une heure et demie. Les poissons sont recueillis dans des paniers tissés à la main à partir de feuilles de cocotier, que l'on protège des oiseaux de mer affamés qui survolent le site.

Avant de récupérer les filets, les femmes peuvent s'installer quelque part sur le récif pour trier leurs prises afin

de décider ce qu'elles souhaitent apporter chez elles et manger sur place. Des pêcheurs du village passant dans le coin peuvent obtenir de petits poissons qui serviront d'appât pour la pêche à la palangrotte. Les femmes nettoient tous les poissons et en consomment le foie; les petits poissons sont mangés crus. Habituellement, pour agrémenter ce repas de poisson frais pris au grand air, les femmes apportent des plantes-racines cuites à l'avance, des piments et du citron. Une fois tout le monde rassasié, les femmes ramassent l'équipement et rentrent au village où les prises sont partagées également. En route, de petits crustacés peuvent être recueillis pour compléter le prochain repas familial.

La vie d'une femme pêcheur professionnel

Lyn Lambeth, anciennement chargée de la pêche en milieu communautaire à la CPS

Après cinq années passées à travailler dans le domaine de la gestion des pêches en milieu communautaire dans le Pacifique, j'ai décidé de reprendre pour une année mon ancien métier, la pêche du thazard du lagon, *Scomberomorus commerson*, dans le nord-ouest de l'Australie. En février 2002, je me suis embarquée à Darwin à bord du *Rachel*, sur lequel j'avais déjà travaillé. Les deux mois qui ont suivi ont été consacrés à la préparation du bateau et à l'entretien des équipements en prévision de la campagne de pêche qui devait commencer en avril. Je me suis embarquée pour la première fois à bord du *Rachel* il y a vingt ans; à cette époque, il pêchait le requin dans les eaux du Territoire du Nord. J'ai conservé des liens d'amitié avec les armateurs-exploitants du bateau, Pam Canney et Ian Lew, après avoir quitté le secteur de la pêche commerciale, il y a huit ans. Cette année passée à bord du *Rachel* devait être l'occasion de prendre

des vacances actives, de retrouver de vieux amis, d'oublier ordinateurs et dates butoirs, de redécouvrir les splendeurs de la côte de Kimberly et de faire travailler les muscles de mes bras en hissant à bord ces gros poissons bien décidés à ne pas se faire prendre.

Pam et Ian font relativement exception dans la profession dans la mesure où ils recrutent souvent une ou deux femmes dans leurs équipages de trois ou quatre marins-pêcheurs. Ils vivent et travaillent à bord du *Rachel* et ont constaté que les équipages mixtes sont plus propices à une ambiance de travail et de vie plus harmonieuse. Le travail peut être très physique, mais après tout, nous avons tous nos points forts et nos faiblesses. L'essentiel est d'être capable de travailler efficacement au sein d'un petit groupe en dépit de l'isolement. Cette année, nous sommes cinq à bord : Pam et Ian, Tony et Ed, deux autres